

Ce séminaire a été donné par Francis Capron avec la participation de Anne Bourgain.

Pour des raisons éditoriales, seul le texte de Francis Capron est ici reproduit.

RÉSONANCES FREUDIENNES I

La « fluence » du sens

« La forme est fluente, mais le sens l'est bien davantage..... »

F. Nietzsche

Mon propos d'aujourd'hui n'a pas de réel début. C'est un envol sans destination définie. Longtemps, il a commencé en secret. Et je suis loin, déjà, de ce commencement. Ainsi s'est-il probablement archivé et tout comme moi, il vous sera bien difficile de le saisir sur le vif. Le vif, comme la vérité ou comme la femme, ne s'approche qu'à distance. Peut-on prendre le vif comme on croit posséder la vérité ou la femme ? Le vif, le vivant, l'animé comme l'eau ruisselante peuvent-ils se laisser prendre ? À prendre sur le vif, la mort n'est pas loin (à la pêche, prendre un vif, c'est le tuer ou lui donner la mort, englouti qu'il sera dans la gueule du carnassier). Mieux vaut s'écarter de l'idée de saisir le vif, s'éloigner de cette illusion, constituer son chemin loin, voire hors toute velléité de commencement, garder ses distances quitte à ce qu'elle reste dans l'ombre. Et cela non pour fuir la mort, mais pour la vaincre par l'œuvre, la vaincre en éternisant l'expression suprême de la volonté. Mon commencement d'aujourd'hui (si commencement il y a) n'en est donc pas véritablement un, puisque c'est déjà commencé depuis longtemps de manière indéterminée, floue, opaque. Qu'est-ce qui constitue le point de départ, l'origine ? Comment ce début s'écrit-il ? : « *Il était une fois...* » ou alors « *longtemps, je me suis couché de bonne heure...*¹ ». Tout texte est déjà une suite tout en étant le pré-texte d'un autre. Suite d'un temps passé, dépassé, hors sens défini par avance. Disons ici que c'est l'introduction de la suite. Ce qui va suivre sera donc la suite d'une parole inachevée qui s'écrira en écho à d'autres qui sont en voyage et qui se sont éloignées de nos oreilles. Ce qui va suivre sera l'entendement partiel d'un déchiffrement, d'une lecture, sur laquelle le sens produira ses effets multiples, sauvages et désordonnés. À chacun de les ordonner comme il lui plaira. Eux non plus ne se laisseront prendre sur le vif, pas plus que le reste. « *Dans la montagne, le plus court chemin va d'un sommet à*

¹ - Marcel Proust, Du côté de chez Swann, À la recherche du temps perdu, Gallimard, NRF, 1954, Tome I, p 27.

l'autre ; mais pour suivre ce chemin, il te faut de longues jambes, écrit Nietzsche. Les maximes doivent être des sommets, et ceux à qui l'on parle des hommes grands et bien venus.² ». Je vous invite donc à grimper en haut de la montagne, au sommet, à celui qui nous est offert en hospitalité. Nous allons tenter de prendre de l'altitude et nous regarderons le monde d'en haut. « J'ai appris à marcher : depuis lors je me laisse courir. J'ai appris à voler, depuis lors je n'ai pas besoin qu'on me pousse pour changer de place. Maintenant je suis léger, maintenant je vole, maintenant je me vois au-dessous de moi-même, maintenant un dieu danse avec moi. Ainsi parlait Zarathoustra.³ ».

I - Aurais-je pu commencer différemment ce séminaire sur la résonance? Comment la résonance se sème-t-elle ? Que sème-t-elle ? Comment se dissémine-t-elle et que dissémine-t-elle, pour reprendre ici un terme cher à Derrida emprunté à Mallarmé ? Si cela résonne, c'est que cela danse un peu. Qu'est-ce qui danse donc lorsque cela résonne ou quand on fait résonner ? : l'esprit de la lourdeur ! affirme Nietzsche⁴. « *Et c'est surtout parce que je suis l'ennemi de l'esprit de lourdeur que je tiens de l'oiseau : ennemi mortel en vérité, ennemi juré, ennemi de toujours. Où donc mon intimité ne s'est-elle pas envolée et égarée ?⁵..... Dès le berceau, on nous dote déjà de lourdes paroles et de lourdes valeurs ; « bien » et « mal » — ainsi se nomme ce patrimoine. À cause de ces valeurs, on nous pardonne de vivre.⁶..... L'homme est difficile à découvrir, et le plus difficile encore pour lui-même ; souvent l'esprit ment au sujet de l'âme. Voilà l'œuvre de l'esprit de lourdeur.⁷» Je commence donc la suite. J'ai commencé, probablement, déjà, sans m'en apercevoir. Me suivrez-vous ? Il est encore temps de partir et de retourner chez vous. Il est encore temps de fuir et de rentrer dans votre solitude « *étourdi par le bruit des grands hommes et fouaillé par les aiguillons des petits⁸ »*. La résonance renverse l'entendement. Elle peut rendre fou à force d'essayer de convaincre. « *Lente est l'expérience de toutes les fontaines profondes : il faut qu'elles attendent longtemps avant de savoir ce qui est tombé dans leur profondeur⁹ »*. La résonance revient toujours comme la mauvaise conscience, indigne d'être réellement entendue, indigne même d'être approchée car elle nous renvoie toujours ce qui ne peut s'entendre du premier coup.*

² - F. Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, traduction de G. Bianquis, NRF, Gallimard, 1947, p 56.

³ - idem, p 57.

⁴ - idem, p 111.

⁵ - idem, p 179.

⁶ - idem, p 180.

⁷ - idem, p 181.

⁸ - idem, p 65.

⁹ - idem, p 66.

Elle nous revient d'un lointain, d'un ailleurs, de la vallée, croit-on. Elle fait mal aux oreilles. La résonance est différence. Si la résonance diffère, elle nous renseigne sur la liberté du sens, sur la volonté du sens de n'être pas enfermé dans une formule ou dans une mise en scène. En différant le sens, elle libère nos sens, en toute innocence. Nous aurions donc tendance à nous retenir, à la contenir. « *Ce n'est pas lorsque la vérité est malpropre, mais lorsqu'elle est un bas-fond, que celui qui cherche la connaissance répugne à descendre dans ses eaux*¹⁰ ». C'est très freudien au fond, la résonance. C'est probablement pour cela que dans notre titre, à notre insu, nous l'avons qualifiée de freudienne. Inutile de vous dire que nous ne savions pas ce que nous allions faire résonner, voire même si nous arriverions à faire entendre quelque chose. Nous aurions pu tout aussi bien nommer cette résonance de nietzschéenne ou de derridienne. Nous aurions pu aussi ne pas la nommer, ne pas la désigner d'un nom propre. Nous aurions pu l'entendre sans le propre du nom, l'écouter sauf le nom. Nous n'avons probablement pas osé. Nous avons certainement craint de nous retrouver seuls. Sans doute avons-nous eu peur, nous aussi, de notre ombre ? L'ombre, vous savez, c'est ce voyageur attaché aux talons, toujours en route, sans but et sans foyer, une sorte de juif errant en quelque sorte. L'ombre, c'est cette peau qui vous colle à la peau. « *Où est ma demeure ? dit l'ombre. C'est d'elle que je m'enquiers, c'est elle que je cherche, que j'ai cherchée, que je n'ai pas trouvée. Ô Éternel partout, Ô Éternel nulle part, Ô Éternel — en vain.*¹¹ » Mais peu importe que la résonance ici soit qualifiée de freudienne si nous admettons ensemble que c'est l'ombre qui résonne ou qui fait résonner. C'est ce que nous chercherons chez ces trois grands hommes poursuivis par une ombre identique, celle de ceux qui boitent, celle qui les a poursuivis, celle qui les a contraints à tenter d'extraire la pensée occidentale de cette maladie *congénitale* qu'est la métaphysique, à l'ombre du mot de Nietzsche, tout en étant peut-être, chacun leur tour, les derniers des métaphysiciens. Du moins, cette dernière affirmation rend-elle compte de ce que Martin Heidegger disait de Nietzsche (un peu à la légère, peut-être) et Derrida de Freud¹². Pourrait-on se permettre d'affirmer la même chose à propos de Derrida lui-même ? C'est peut-être une des questions, un des enjeux de cet exercice à deux voix. Des rapports de la pensée de ces trois penseurs avec la métaphysique au travers de leurs œuvres : pour moi, toute la question est là. Du comment ils ont pu penser un extérieur du monde ou un monde secret, obscur, éclairé par l'obscurité lumineuse, par le secret de l'obscur, comment ils

¹⁰ - idem, p 68

¹¹ - idem, p 248

¹² - J. Derrida, *L'écriture de la différence*, Seuil, 1967, p 413.